

Il est étonnant de voir comme dans une aussi petite embarcation peuvent s'engouffrer tant de choses, et des passagers par-dessus. Mais la barque est tellement remplie que les hommes ne peuvent ramer; ils gagnent la rive en godillant.

Depuis le matin le soleil est caché; à peine quittons-nous Méchin que la pluie commence à tomber. Le capitaine se frotte les mains: il pressent une brise du nord, et c'est ce qu'il lui faut pour "faire la côte". En effet, le vent d'est et de nordet pousse les vagues à la côte, et facilement empêche les barques d'aborder le navire et de prendre leur chargement; presque partout les quais sont défaits.

Bientôt la pluie tombe en averse. Tout le monde est coi, ennuyé. Des passagers s'étendent sur les sofas, quelques-uns lisent éparpillés par tout le bateau. Sur le piano, occupé toute la matinée et maintenant silencieux, gisent abandonnés les poèmes de Tennyson et de Longfellow. Je m'en empare pour tuer le temps; mais les vers m'ennuient bien vite, et j'ai l'idée de descendre au carré des matelots me faire raconter des histoires. Le capitaine m'accompagne.

Ils sont là cinq ou six, fumant la pipe, inoccupés; c'est le bon temps pour les hommes du bord, entre deux débarquements.

—Voyons, Dion, dit le capitaine à l'un d'eux, tu as dû faire naufrage déjà? Raconte-nous ça.

Dion est à la gêne.

—Allons, des histoires de loup-garon. Tu en as vu des loup-garous?

—Pour ça, oui, j'en ai vus, et j'en connais des histoires là-dessus.

—Raconte-nous-en.

Dion est toujours à la gêne.

—Eh bien! pour te mettre en veine. Il y a cinq ou six ans une goélette prenait son chargement de bois de fuseau aux Capucins, pas loin d'ici; elle était sur ses ancres, tout près de la côte. Tout à coup du large arrive une bourrasque de vent; une ancre se brise. On abat les mats, l'autre ancre tient bon quelque temps, puis se brise à son tour. Sur la côte les femmes se lamentent, leurs hommes sont tous à bord aidant au chargement. Sur le bateau on pleure et on se jette à genoux. Ce n'était pas drôle! La goélette démantée et livrée au vent file sur les brisants de la côte, vis à vis le cimetière du village. Un Français qui était à bord essaie de plaisanter: "Eh! nous allons tout droit au cimetière, et en bateau! chie!" Personne ne rit. Toujours que par un miracle du Bon Dieu la goélette fut sauvée. Son nom était *Le Premier*. Elle fut remorquée au bassin Louise, à Québec. Un bonhomme de Québec, en voyant cette goélette étrange et son nom, dit: "On aurait bien mieux fait de l'appeler *Le Dernier*." — Voyons, Dion, est-ce que c'est pas vrai ça?

—Oui, j'en ai eu connaissance. Ça me rappelle une fois que j'ai eu bien peur, il y a quinze ans. C'était à l'*Anticoste*. La *Regina*, une bonne goélette, avait quitté l'île. A quinze milles au large un coup de vent nous prend par le travers et nous chasse à la côte, et bientôt on se trouve au pied d'un rocher à pic, à 8 heures du soir, en octobre, en pleine nuit quoi! Le capitaine, qui était un fin sacreur,